



Généralisations

un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France

Extraits littéraires

Deuxième période : 1963-1983

- Assia Djébar
- Abdelkébir Khatibi
- Nabile Farès
- Rachid Boudjedra
- Mehdi Charef

Assia Djebar (née en 1936)

Fatima-Zohra Imalayène est née à Cherchell en Algérie en 1936. Sa scolarité passe par l'école coranique et l'école primaire à Mouzaïa, des études secondaires à Blida, Alger puis l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres dès 1956. L'auteur de *La Soif* se fait connaître en 1957 sous le pseudonyme d'Assia Djebar alors même qu'elle est en grève comme de nombreux étudiants algériens dès 1956 à Paris. En 1958, Assia Djebar publie son second roman, *Les impatients* puis part pour la Tunisie rejoindre son mari entré dans la clandestinité. C'est à Tunis qu'Assia Djebar rédige pour *El Moudjahid*, l'organe de presse du FLN, auprès des réfugiés algériens à la frontière, les enquêtes dont elle s'inspirera pour la toile de fond de son quatrième roman *Les Alouettes naïves*. De retour en Algérie en 1962, elle reprend son activité littéraire et elle entreprend de multiples activités qui se partagent entre Paris et Alger : enseignements à l'Université d'Alger, collaborations avec la presse, la radio, et la télévision. Elle sera impliquée dans les choix télévisuels liés à la représentation de la Culture algérienne au sein de l'émission Mosaïque, à travers ses activités au sein du Conseil d'administration du Centre Culturel Algérien. Elle passe à la réalisation en 1977 avec le long-métrage *La Nouba des femmes du Mont Chenoua* (prix de la Critique à la Biennale de Venise en 1979). Son second film est un documentaire, *La Zerda ou les chants de l'oubli*, (1982) et porte sur la vision du Maghreb qu'ont les cinéastes et photographes occidentaux. Entre ces deux long-métrages, elle publie *Femmes d'Alger dans leur appartement*. En 1985, son roman *L'Amour, la fantasia* lui vaut d'être lauréate du prix de l'Amitié franco-arabe. Il est considéré comme l'ouverture d'une fresque que continue *Ombre sultane*, sixième roman publié en 1987 et *Loin de Médine*. Elle poursuit dès lors son activité littéraire, et en 2005, elle est nommée à l'Académie française, une première pour une femme algérienne.

Biographie de Naïma Yahia, Association « Génériques ».

Les Alouettes naïves (1967)

À Tunis, tout en préparant son diplôme d'histoire à l'université, Assia Djebar rédige pour *El Moudjahid* auprès des réfugiés algériens à la frontière, les enquêtes dont elle s'inspirera pour la toile de fond de son quatrième roman *Les Alouettes naïves*.

Guerre d'indépendance en Algérie. Depuis le départ du propriétaire de la ferme pour le maquis, seuls sont restés le métayer, sa femme et Yahia, son fils âgé d'une dizaine d'années. De l'autre côté de l'oued, cantonnent les soldats français. Yahia s'est caché en voyant arriver une escouade.

Yahia, blotti sous la cascade depuis l'arrivée des militaires, n'entend rien sinon le bruit de l'eau par giclements sourds au-dessus de lui. Éclaboussé, il grelotte de froid, serre les dents, ferme à demi les yeux. Les camions de l'armée, arrivés en trombe, bourdonnent sans arrêt ; il les voit frémir, monstres noirs rangés en demi-cercle, près de la berge, face à toutes les ouvertures de la ferme. Yahia grelotte toujours. Des ombres au loin, un homme qu'on fait sortir, qu'on bouscule devant les camions sous les phares. Yahia le voit tituber au milieu du groupe, et l'enfant dont les dents claquent, dont le corps n'est plus qu'un seul tremblement rythmé au claquement des dents, gémit en silence – l'angoisse d'où lui vient-elle, du délire, du froid ou de ce cri intérieur ?

- Père !

Après de longues minutes, Yahia songe à bouger. Depuis qu'il répète dans un effroi de tout l'être – il tremble toujours à la scansion du seul mot qui bat à ses tempes, bourdonne dans sa tête comme bourdonnent

devant lui les quatre camions : « Père » « Père !... »- le temps n'existe plus. Quand Yahia soudain désire se dresser, courir sur les coteaux – par derrière, la ferme donne sur des champs où, ce matin encore, sous le soleil d'octobre, brillaient des fleurs d'or. Il s'y est roulé. Courir à travers l'herbe...

Alors apparaissent les chiens. On les descend d'un des camions et Yahia les regarde sans comprendre. Leurs poils gris deviennent argentés quand un rayon de lune les éclaire. Un homme tend un vêtement, Yahia devine : on recherche les deux partisans qu'il a guidés lui-même, deux nuits auparavant, à la source de l'oued, derrière la montagne. Les chiens semblent venir dans sa direction. Il aperçoit la laisse, il entend leur halètement précipité.

Des minutes s'écoulaient. Sous la cascade, Yahia ne fait pas le moindre geste, déjà les bêtes en cercle, autour de l'eau, grondent de fureur impatiente. On le tire. On le soulève. Rires de sodats :

- Dix ans !

- Non, douze !

- Le Petit Poucet !...

Les quolibets fusent tandis qu'on le jette à terre. Il tremble toujours.

D'un coup, les camions ont démarré. Dans la poussière, Yahia n'a pas bougé ; le noir envahit en houle brusque sa pauvre tête : un coup de crosse.

Une heure après, il se soulève à demi et, éberlué, il regarde sans comprendre la ferme qui brûle, spectacle écarlate sous la lune.

À Alger...

Si Othman ne se résignait point à rejoindre le village ; Dans la capitale, il ne fréquentait personne ; il mangeait dans des gargotes à l'entrée de la Casbah, puis il rôdait autour de la grande place, face au port. Il s'asseyait dans un square, côtoyait des chômeurs et des mendiants, se sentait pour la première fois comme eux, démuné et l'âme vide. Il avait traversé tous ces jours de tumulte : les patrouilles qui scandaient l'asphalte de leurs bruits de bottes, les convois militaires qui débouchaient soudain, les manifestations de jeunes Européens qui s'excitaient en vociférations devant les soldats impassibles, en un clin d'œil, la place se vidait d'Arabes qu'ils fussent en haillons ou en complet veston. Ce décor de houle lente allait peu à peu faire basculer la ville ; Si Othman fuyait comme les autres passants devant les groupes qui renversaient une voiture, dévastaient un magasin ou un café maure.

Une fois il eut vraiment peur : il était assis devant une tasse de thé, sans penser à rien et le vague à l'âme ; il n'avait même pas perçu le danger, comme il le faisait depuis quelque temps, machinalement. La terrasse était déjà déserte quand les premiers cris retentirent. Des silhouettes apparurent : de loin, on les prenait pour des gamins, quelque groupe sportif peut-être... Quand ils approchèrent, il vit certains armés de matraques. Les cordons de soldats qui faisaient le contrôle à l'entrée de la Casbah firent quelques mouvements anarchiques. Si Othman, au-delà de sa dérive intérieure, regardait avec une curiosité de presbyte la tache claire de leurs uniformes ; soudain les soldats disparurent.

Les arrivants se révélaient plus nombreux qu'à l'ordinaire. Leurs slogans étaient confus, Si Othman n'y prêta pas attention ; une somnolence le saisissait. Il fixait la tache dorée de son verre à thé ; à sa droite, l'horizon où se confondait la barre sombre de la mer, à sa gauche, la masse inclinée de la Casbah comme une coupe de lait renversée ; face à lui, le square, les arbres vénérables, la place désertée, ne restait que le pépiement des oiseaux dans les branches, un dernier pas d'homme qui se hâte... La file des taxis noirs, toutes portières ouvertes, tels des catafalques prêts à servir, lui parut une traînée de désespoir. Les premiers manifestants passaient à l'œuvre : un taxi de la file était bousculé. Les flammes se mettaient à le lécher, le vacarme...

Alors Si Othman vit la scène. En lui montait l'émoi de la peur ; pourtant, il ne bougeait pas, comme dans un rêve où lentement l'horreur vous engloutit et noie toute volonté. Un jeune garçon, presque un garçonnet, brandissait un revolver ; il cria deux ou trois fois un mot incompréhensible, puis il se mit à viser, dans une attitude plastique d'une réelle noblesse, comme s'il posait pour quelque sculpteur invisible... Au centre de la place, à la sortie du square, près du portillon métallique, un vieillard dans un burnous immaculé tâtonnait ridiculement, bras en avant, se heurtant au banc, tombant à demi, se relevait et se remettait à tourner comme une mécanique déboulonnée. Le coup de feu partit, l'homme tituba, sursauta, tomba en travers du banc, poitrine en avant et Si Othman vit tout cela en un éclair, il se dressa, le corps saisi d'un tremblement nerveux, il recula de quelques pas, se retrouva à l'intérieur du café maure où deux garçons tiraient les stores métalliques, où des hommes s'accroupissaient derrière le comptoir, il recula encore, ouvrit une porte, se trouva dans un réduit noir, huma des odeurs d'urine, répéta à voix basse : « Allah ! ô Allah ! » et attendit.

Femmes d'Alger dans leur appartement (1980)

Dans ce recueil de nouvelles, Assia Djebar raconte les femmes d'Alger avant, pendant et après la Guerre d'Indépendance.

Voir également, dans le dossier « L'Orientalisme », la postface d'Assia Djebar à propos des tableaux d'Eugène Delacroix et Pablo Picasso.

Scènes au hammam...

Le bain public, dans ce quartier populaire, ouvrait pour les femmes tous les jours, sauf le vendredi - jour de la prière à la Grande Mosquée- et le lundi - parce que les enfants n'avaient pas classe et qu'alors les mères de famille, encombrées de leur marmaille, gaspillaient vraiment trop d'eau. Or la propriétaire, une sexagénaire pieuse et économe, ne tenait pas à augmenter les prix pour ne pas avoir à faire les rénovations nécessaires. Ce serait l'affaire du fils unique, quand il rentrerait d'Europe... s'il rentrait.

Outre ce problème de l'urgence des travaux, la hantise de la vieille dame était de se retrouver un jour avec une bru européenne. Aussi toisa-t-elle Anne qui entra, avec Baya et précédée de Sonia, l'habituee des lieux, d'un regard de condescendance soupçonneuse.

Anne avait résolu, en se déshabillant, d'entrer vêtue d'un maillot « deux pièces ». Baya et Sonia portaient leurs pagnes habituels aux rayures voyantes, qui animèrent la pénombre de la chambre chaude.

Peu de femmes à cette heure : quatre ou cinq de l'autre côté de la dalle de marbre. L'une d'elles, qu'on ne voyait pas, fredonnait d'une voix de contralto une complainte triste

Anne, très vite, libéra du tissu de jersey noir ses seins qu'elle avait lourds et qui, quelquefois, lui pesaient. Sonia ouvrit les robinets, rinça à grande eau deux petits bassins, sortit une série de tasses cuivrées de tailles différentes. Baya, embellie par l'éclat de sa peau grasse et blanche au milieu des vapeurs translucides, se mit à verser maternellement de l'eau tiède sur la chevelure d'Anne qui, en se déployant, lui recouvrait tout le dos.

- Sarah est en retard ! remarqua Sonia.

- Elle vient rarement au bain, répondit Baya tout en induisant le cuir chevelu d'Anne d'une pâte verdâtre.

Assoupi de chaleur, celle-ci se laissait faire, regardant autour d'elle. Une lucarne dans le plafond à l'ogive élargie : voûte ancienne qui aurait pu être celle d'une abbaye. Qui, la nuit, pourrait se cacher là, qui mêlerait ses pleurs de silence à l'eau suintante ?... Mystère de cet univers d'eau souterraine.

La baigneuse, qui chantait près de la dalle de marbre, continuait son thrène* grave.

- Que chante-t-elle ? demanda Anne à mi-voix.

Ce n'est qu'un mot répété... Un gémissement qu'elle module, remarqua Sonia après un moment. Elle improvise !

Elle se console plutôt ! ajouta Baya. Nombre de femmes ne peuvent sortir que pour le bain... Nous la verrons tout à l'heure dans la salle froide. Nous lui parlerons !...

L'inconnue, comme si elle avait deviné qu'on s'interrogeait sur son chant, l'interrompit net, puis demanda d'une voix éraillée un bidon à la porteuse d'eau.

- Bouillante !... Je veux l'eau bouillante !...

Baya traduisit, en chuchotant, à Anne, les mains sur ses seins qu'elle ponçait et c'est alors que la Française ne demanda plus rien, contempla fascinée les corps usés autour d'elle ; bras d'une masseuse, dressée debout sur la dalle, qui s'agenouilla ensuite, ceinturant le corps d'une baigneuse, face, ventre et mamelles écrasés contre la pierre, les cheveux en masse rougeâtre, les épaules ruisselant des traînées du henné délayé.

La masseuse entrouvrait les lèvres sur des dents en or qui luisaient ; ses seins longs, traversés de veinules jusqu'à leur bout, pendaient. Sa face de villageoise, vieillie avant l'âge, devenait, sous la lueur qui descendait en rayons obliques de la lucarne, un masque de sorcière orientale. Elle portait des pendentifs argentés qui émettaient un son heurté à chaque fois que ses épaules et ses bras noueux descendaient en glissant de la nuque de la baigneuse qui s'endormait, jusqu'à sa taille. Noirâtre, paisible, travaillant rythmiquement, la masseuse semblait elle-même se détendre. S'arrêtant pour reprendre souffle, versant alors lentement une tasse d'eau chaude sur le dos nu bronzé, tandis que, sous elle, s'exhalaiement des soupirs rauques.

Tandis que peu à peu des mères de famille avec enfants endormis et nourrissons geignants emplissaient la salle chaude, le couple des deux femmes installées sur la dalle, dominant les autres baigneuses, se renouait dans le rythme ahané, prenait forme étrange, arbre lent et balancé dont les racines plongeraient dans le ruissellement persistant de l'eau sur les dalles grises.

* *complainte*

Abdelkébir Khatibi (1938–2009)

Abdelkébir Khatibi est né au Maroc, à El Jadida, le 11 février 1938. Il a étudié la sociologie à la Sorbonne et soutenu en 1969 la première thèse sur le roman maghrébin. Il exerça beaucoup d'influence sur la génération d'intellectuels qu'il forma dans tout le Maghreb, par le biais de son enseignement à l'université, par ses travaux de chercheur et ses commentaires sur la vie politique marocaine. En 1971, paraît son premier roman, *La Mémoire tatouée*, suivi de récits, romans, poèmes, œuvres théâtrales et de nombreux essais sur les sociétés et l'art islamiques. *La blessure du nom propre* est paru en 1974 et *Amour bilingue*, qui embarque le lecteur dans une quête sur langue et identité, en 1983.

Au printemps 2009 à Paris, Abdelkébir Khatibi est le premier auteur arabe à recevoir le Grand prix de la Société des Gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre. L'auteur est mort le 16 mars 2009 à Rabat.

La Mémoire tatouée. Autobiographie d'un décolonisé (1971)

« Comment ai-je délimité le champ autobiographique? En démobilisant l'anecdote et le fait divers en soi, tout en dirigeant mon regard vers les thèmes philosophiques de ma prédilection: identité, et différence quant à l'Être et au Désert, simulacre de l'origine, blessure destinale entre l'Orient et l'Occident », écrit Abdelkébir Khatibi.

J'étais l'idole du harem, où ma tante fréquentait des amies. Je jouais autour de la vasque d'eau. Précisons : le sacré de mon enfance, savoir séparer les rites du corps par l'eau, ceci est utile et ceci est nuisible par l'eau, l'Occident par le papier rose et la fourchette carnassière. Elles disent : enfant, sois fidèle à notre tendresse, les rivières couleront, c'est certain, coule-toi, enfant aux yeux verts.

Tant de femmes pour rien, harem logé derrière mon évanescence, je les ai perdues également. Je reviendrai contre vous tous, le Jour de la Très Grande Violence.

Elles aussi, les fillettes de ma souvenance, sexe contre sexe, sur la terrasse, alors que se frôlaient les chats. Les mères criaient, je m'enfuyais dans le dédale des terrasses, plus tard le haschisch m'ouvrait le ciel.

De la maison de la tante, j'avais spectacle sur la rue, le haïk est une draperie en danse. Ma requête de descendre dans la rue me réintroduisait dans le jeu du clin d'œil, la femme par ici se couvrait tout le corps et l'on surprenait, sous une apparition fougueuse, un seul œil, un seul bien au-dessus de mon appel. Je m'égarais devant ces formes imprécises. Sauve-moi.

Cette ville ne vit pas que de sable et de mythologie. Les bateaux reposent dans le port avant ou après la pêche ; autrement, les pêcheurs suivent la sardine baladeuse jusqu'au Sénégal. Affamée toute l'année, la ville attend ; quand vient l'abondance, la sardine règne sur tout. Solution possible, la jeter dans la mer en cas d'excédent.

Enfant, lorsqu'une pensée cruelle t'habitue à la sardine et à ses odeurs, alors qu'on rangera le port dans le silence du soir, devant les pêcheurs de plus en plus petits et pauvres avec le siècle, enfant, quand tu voltigeras, pieds nus, dans le dédale des rues, connais ta route. Sache ce que tu n'oses, prends garde à l'informulé !

Direction unique, solitaire, fondamentale, tu te cogneras contre la subtilité des interférences, tu rencontreras un groupe de chats, réunis en faste, pour le carnage des sardines, bientôt en simple filigrane. Dans cette ville, on traquera ton désir, qui le niera ? On vendra ta tendresse, qui s'exilera pour toi ? Ne vois-tu pas qu'on parle pour toi, contre toi ? Sauras-tu l'atroce vérité sans hurler au petit matin ?

Nabile Farès (né en 1940)

Nabile Farès est né en 1940 à Collo, en petite Kabylie. Pendant la Guerre l'Algérie, il participe en 1956 aux grèves lycéennes, puis rejoint le Front de libération nationale (FLN) et sa branche armée, l'ALN. Il s'installe en France en 1962 où il fait des études de philosophie, d'ethnologie et de sociologie. En 1981, il enseigne à Aix-en-Provence et travaille pour la CIMADE* au service des émigrés. Il est également professeur en Algérie et en Espagne. La question de la berbèrité est au cœur de son œuvre où il exprime sa rupture avec l'ordre social, politique et culturel dominant en Algérie jusqu'aux années 80. Son œuvre, comme l'explique Nourredine Saadi*, se caractérise par une « une écriture de bris, d'éclats, de télescopage des anachronies, de dissémination du récit, de circulation de sens de la langue. En 1994, l'écrivain a reçu le Prix Kateb Yacine de la Fondation Nourredine Aba, pour l'ensemble de son oeuvre. Nabile Farès est également psychanalyste.

* *Comité Inter Mouvements Auprès des Évacués*

** *écrivain et professeur d'Université*

L'Exil au féminin **Poème d'Orient et d'Occident** (1986)

Cités, le quatrième jour

« Plus loin, la ville houleuse où de jeunes jambes poussent devant elles d'anciennes envies retenues au fond de lourdes valises plates, que des mains rougies d'âge et de terre, portent, insensibles aux fins d'embarquement. Étoile native d'un quatrième jour : nous savions nous, voyageuses infatigables de l'aube, que le monde serait issu d'une longue déflagration des mers. »

« Insatiable querelle de l'échange, l'inégale œuvre du souvenir nous maintenait à quai, comme de vieilles incrédules habituées aux demeures, aux rivages délaissés rivaux, souverains, antiques parolières de montagnes inaccessibles. »

« De versants à versants, de quais à quais, de douanes à douanes, nous parlions, échangeons les dernières minutes de la nuit, paroles de l'hôte. »

« Quand viendrez-vous chez nous prendre la dernière heure d'exil ?

Quand ?

Quand viendrez-vous prendre les derniers goûts du rêve de la civilité ?

Quand ? »

« Jeu d'exil au-dessus des langages : la durée est amère. »

« Nous marchons, entre lieux semblables, sur des exils différents. »

« Exil au temps de la parole.

De la pierre, murale, inachevée.

Je me souviens de la plainte de la jeune femme appelante, appelée, que j'avais nommée en franchissant les vieux exils mon rêve ma ville ma langue ma jeune ma ravissante... épousée... »

« Paroles éparses des discours incertains

Annonces des grandes levées matinales... »

Juin 1985

Rachid Boudjedra (né en 1941)

Rachid Boudjedra, né en Algérie à Aïn Beida en 1941, est un écrivain et poète algérien de langue française et de langue arabe. Issu d'une famille bourgeoise, il fait ses études à Constantine, puis à Tunis. Dès 1959, il prend le maquis. Blessé, il voyage dans les pays de l'Est, puis en Espagne, où il est représentant du FLN. En 1962, après l'Indépendance, il rentre au pays natal et devient un étudiant syndicaliste. Il entreprend alors des études de philosophie à Alger et à Paris. Il obtient une licence de philosophie à La Sorbonne en 1965 et achève son cursus en présentant un mémoire sur Céline. Il se marie avec une Française. Il se destine à l'enseignement (Blida) mais en 1965, après la prise du pouvoir par Boumediene, il quitte l'Algérie. Interdit de séjour pendant plusieurs années, car il faisait l'objet d'une condamnation à mort par fatwa, il vivra d'abord en France de 1969 à 1972 (il sera professeur de philosophie), puis au Maroc où il enseignera à Rabat jusqu'en 1975.

En 1977, il devient conseiller pour le ministère de l'Information et de la Culture. Il participe à la rubrique culturelle de la revue hebdomadaire Révolution africaine. Il est membre de la ligue des droits de l'homme.

Topographie idéale pour une agression caractérisée (1986)

Dans ce roman à l'écriture labyrinthique, l'âpreté verbale colle à l'errance du personnage d'immigré et reproduit la perdition dans l'espace urbain.

À vivre dans des bidonvilles avec leur tôle ondulée fissurée et dégoulinante de pluie ininterrompue comme si elle faisait exprès de tomber beaucoup plus abondamment et beaucoup plus fort qu'ailleurs, que sur les quartiers chics, par exemple, ou la banlieue résidentielle coincée entre bois et étang, mirage affleurant, flou et tremblé, sur les affiches de publicité VOTRE MAISON DE CAMPAGNE VOUS ATTEND, ALLEZ LA VISITER DÈS CE WEEK-END !); avec leurs bicoques recouvertes de papier goudronné tramé en papier à cigarette au bout de quelques heures de pluie diluvienne ou de quelques jours de crachin interminable; avec leurs toits toujours en train de se décoller et qu'il faut amarrer à l'aide de grosses pierres afin qu'ils tiennent une nuit, le temps d'épuiser les cauchemars et de se remettre au travail; avec leurs portes et leurs fenêtres attachées avec des bouts de ficelles, des fils de fer, des épingles à linge, du papier collant, etc.; avec leurs maisons toutes de guingois comme récalcitrantes, faisant la guerre à tout le monde mais ouvertes au vent, aux tempêtes et aux cyclones; avec leurs cordes à linge usé jusqu'à la trame et séchant pour la frime alors qu'il pleut des halberdes grosses comme des pièces détachées d'une usine quelconque où le rêve se coince irrémédiablement pour treize heures de temps; avec leurs enfants atteints de rachitisme et se traînant dans la gadoue noire; avec leurs égouts verdâtres à ciel ouvert zigzaguant à travers les bicoques rouillées, humides et gluantes et où les petits pêchent à l'aide de boîtes de sardines quelque gourmandise arrivée des quartiers des autres; avec leurs encombrements, leur surnombre et leur surcharge où les mansardes exiguës abritent dans une ou deux pièces des dizaines de personnes percluses de rhumatisme l'hiver, brûlant – l'été – au feu des radiations solaires qui arrivent par ondes vrillantes non pas du ciel, mais des autres toits recouverts de papiers bitumeux, de lattes caoutchoutées et de morceaux de mica, etc., qui attisent l'incendie, dès qu'il y a un rayon de soleil en plus, aveuglant les yeux, disposant des papules en travers des paupières corrodées par l'infrarouge alors qu'à l'extérieur, les rues tortueuses se soumettent à l'électrochoc des ondulations grises, des vibrations métalliques et des harcèlements cuivrés desséchant les narines des invalides béatement cloués à leurs bancs faisant prendre le soleil à leurs plantes cultivées subrepticement dans des bidons en zinc (menthe, basilic, coriandre, etc.); avec leurs cohortes de fantômes calamiteux, grincheux et mal réveillés de 4 heures du matin, marchant à la queue leu leu avec des précautions de sioux allant pointer à l'usine située à l'autre bout du monde; avec leur toux explosant dans les bouches écarlates rouge-garance-clinquante à cause des zébrures faisant des cratères dans les poumons rafistolés tous les ans par des infirmières inattentives à la détresse fulgurante des galetas catapultés par la mémoire Brisée

et rêche à l'heure qu'il est; avec leurs odeurs de thé frelaté, de houblon acide et entrecuisse nauséabond, se mêlant au milieu des carrefours en plaques solides et douloureuses; avec leurs gosses scrofuleux fourvoyant leur malice dans les dédales de la mythologie assimilationniste; avec leurs charlatans aux testicules moites dès que le temps est plus tiède que d'habitude; avec les tireurs de cartes et de tarots taraudant de leurs insanités les masses nostalgiques d'un retour hypothétique; avec leurs ventriloques embusqués à l'affût de quelques proies crédules pour les délester de leurs fantasmes et de leurs sous amassés patiemment dans la fumée pestilentielle des aubes blafardes; avec leurs dompteurs impavides apprivoisant les tortues, pigeons, les libellules, les punaises, etc., en leur faisant sauter des murs de la mort... en papier glacé; avec leurs haridelles baguenaudées et peintes au musc et au henné, traumatisées par la topographie scabreuse déchaînant des espaces insoupçonnables et hirsutes s'embobinant autour des segments, des droites, des ellipses, des arcs de cercle, des diagonales et des perpendiculaires pénétrantes; avec leurs marchands de 404 d'occasion au moteur coulé mais à la carrosserie nickelée, rutilante et lisse dans les tons agressifs rouge-étal-de-boucherie ou jaune fauve ou vert emphatique, atout majeur et signe de suprême prospérité aux yeux de ceux qui utilisent leurs congés payés pour capturer grâce aux rayons de leurs pare-chocs astiqués quelque vierge du Piton prise de berlue; avec leurs faussaires bedonnants fabriquant de fausses cartes d'identité, de faux passeports et de faux permis de séjour qui ne servent à rien et que n'importe quel contremaître reconnaît avant même qu'ils ne soient exhibés; avec leurs muezzins à l'abri derrière leurs bouteilles de rouge, en rupture de Dieu et en rupture des hommes, engoncés dans des soliloques pacifiques cuisant leurs viscères au feu du remords; avec leurs prophètes annonçant d'ultimes apocalypses, de fausses couches et de mauvais présages; avec leurs écrivains publics en profitant pour écrire des romans-fleuves puisqu'ils sont payés à la ligne; avec... Et eux, continuant à améliorer leurs tours de passe-passe, répétant dans leur langue forgée de toutes pièces, à la lueur des quinquets crachotant une fumée épaisse : il ne pourra jamais rien comprendre de sa vie mais il n'entreprendra jamais ce voyage, ah! l'idiot, s'il pense qu'il va pouvoir y aller comme ça impunément, sans dégâts, sans mutilation, sans trépanation, sans amnésie, il se trompe lourdement.

Mehdi Charef (né en 1952)

Mehdi Charef, né le 21 octobre 1952 à Maghnia en Algérie, est écrivain, réalisateur de cinéma et auteur de théâtre. À l'âge de dix ans, il vient en France et vit dans les cités de transit et les bidonvilles de la région parisienne. Fils d'ouvriers, il a lui-même travaillé en usine de 1970 à 1983, comme affûteur. C'est Costa-Gavras qui l'incite à porter à l'écran son roman « Le thé au harem d'Archi Ahmed » paru en 1983, sous le titre *Le Thé au harem d'Archimède* qui remporte Le César de la meilleure première oeuvre et le Prix Jean Vigo. Le cinéaste continue à traiter de l'immigration avec *Miss Mona*. En 1988, dans *Camomille*, il décrit une droguée en manque qui veut changer de vie. Dans *Au pays des Juliets*, sélectionné à Cannes, il suit la trajectoire de trois prisonnières. Avec *La Fille de Keltoum*, il revient dans son pays d'origine pour rendre un hommage aux Algériennes. En 2006, il réalise *Cartouches gauloises* dont l'action se passe en Algérie en 1962.

1962, le dernier voyage (2005)

En 2005, Mehdi Charef signe une première pièce de théâtre, *1962, le dernier voyage*.

« 1962. L'Algérie obtient son indépendance. Les Français doivent partir. Cinq d'entre eux se retrouvent sur un quai de gare : Léonie, la jeune Marie, Barnabé le chef de gare, Perret et Dacquin. Ils attendent le dernier train qui les mènera au port où ils embarqueront pour la France. Mais il y a aussi Tahar, l'ancien domestique et El Dib, le harki. Sept trajectoires, sept drames, entre ceux qui veulent rester, ceux qui restent, ceux qui se résignent et ceux qui veulent encore se battre... » (présentation de « L'avant-scène théâtre »)

Mehdi Charef justifie le point de vue adopté par le désir de mettre en scène les Français, de « comprendre leur désespoir », de saisir ce « qu'ils pensaient de nous, les Arabes » et de montrer la rencontre manquée (tout comme la

séparation) entre les deux peuples. (Lire l'entretien accordé par Mehdi Charef à l'Avant-scène théâtre ainsi que le texte de la pièce dans « L'Avant-scène théâtre », n° 1187, 2005)

ACTE I

Marnia, Nord-Ouest algérien, le 16 juin 1962.

Gare de Marnia, quai numéro 1, quatre heures trente-huit minutes.

La lumière s'allume derrière les volets verts d'une fenêtre. Barnabé, le chef de gare, cinquante et un ans, pousse les volets verts de la fenêtre et les cale contre le mur. Il jette un œil sur le quai, à gauche, à droite, sur la grosse pendule ronde fixée au-dessus de la porte d'accès au quai. Brusquement, son torse se raidit sous sa veste de pyjama rayé et ses yeux s'arrondissent de colère.

BARNABÉ : *(il crie) Oh, les emmanchés ! (Il quitte la fenêtre. Dans sa précipitation, il renverse un meuble.) Macaques, assassins, zamels* ! (Les deux néons du quai s'allument. La porte s'ouvre, Barnabé apparaît, portant un escabeau. Fixant la montagne, il hurle :) Chiens, vautours ! (Poings levés). Zamels ! (Il cale l'escabeau sous la pendule et grimpe nerveusement vers celle-ci. Enfin il tend les bras au-dessus de la pendule et arrache avec violence et mépris ce qui le met dans cet état : le drapeau algérien fixé sur le porte-bannière métallique rouillé en lieu et place du drapeau français. Barnabé descend de l'escabeau et, s'adressant à la montagne face à lui, il hurle :) Fumiers d'indigènes, macaques, fellouzes de mon cul ! La France, la vraie, représentée par Barnabé ici même... (Il se tape sur la poitrine.)... valeureux cheminot de la grande famille SNCF qui a tant œuvré pour vous en amenant le progrès et la civilisation jusqu'aux portes de vos gourbis de merde, vous prévient que ce n'est pas fini, que nous ne sommes pas encore partis, et que tant que je suis encore là... (Il ne sait plus quoi dire.)... tant que... (Il est frustré, les mots lui manquent.)... tant que... je serai là ! (Il est rudement fier. Il brise le manche du drapeau algérien et le jette sur la voie de chemin de fer. [...])*

* pédés

ACTE II

(Échange entre le fermier Perret, pour l'Algérie française, le coiffeur Dacquain, engagé pour l'indépendance, et El Dib, Harki.)

[...]

PERRET : El Dib ! Tu me reconnais ?

EL DIB : Oui... Perret...

PERRET : *(il redresse El Dib)* J'en suis heureux, vieille canaille ! Il me revient en mémoire toutes nos virées nocturnes ensemble ! Sacré El Dib !

DACQUIN : Vos ratonnades, oui !

PERRET : Maintenant je peux te le dire, tu en as goûté aussi : à chaque fois que les vitres de ta boutique ont volé en éclats je n'avais pas gardé mes mains dans mes poches.

DACQUIN : Et en laissant un bouchon de ta cave à côté de l'empreinte de tes gros souliers de cul-terreux !...

PERRET : El Dib et d'autres gars de l'armée, vêtus en civil, nous rejoignaient sous le pont d'El Malha ; nous formions une guérilla secrète qui avait pour but d'effrayer la population française pro algérienne en nous faisant passer pour des fellaghas !

DACQUIN : Ça ne prenait pas ; nous savions qui vous étiez ! C'est pour ça que, des toits, nous vous jetions des bouteilles de vin sur la tête, bande d'ivrognes ! Vous n'affoliez que les enfants et les veuves !

EL DIB : *(à Perret)* Camarade !

PERRET : Oui, El Dib !

EL DIB : J'ai supprimé Barin.

PERRET : Nom de Dieu ! Quoi ?

EL DIB : Je l'ai tué, ce con. J'ai tué Barin d'une balle en pleine tête ; lui le colosse, l'indestructible, le chef, il est tombé comme une feuille morte à mes pieds. Du sol, ses yeux me fixaient comme si j'étais un mauvais fils. Je tremblais : c'était la première fois que je prenais conscience que je venais de tuer quelqu'un. Je me suis sauvé sans qu'aucun soldat ne cherche à m'arrêter.

PERRET : Qu'est-ce qui t'a pris de supprimer ton supérieur ? Un général ! Il était des nôtres, de l'Algérie française, un dur qui savait, lui, au moins, donner des ordres !

EL DIB : Hier, dans l'après-midi, au moment du départ du convoi de l'armée pour le bateau d'Oran, il a interdit aux soldats arabes et à leurs familles d'emprunter les camions sous prétexte qu'il n'y avait pas de place pour tout le monde.

PERRET : Et il restait de la place dans les camions ?

EL DIB : Sûr, Barin a obéi aux ordres de Paris, de la France qui ne veut pas nous accueillir sur son sol, parce que, là-bas, personne ne nous a envisagés : « Et qu'est-ce qu'on va en foutre, des harkis, en plus ils débarquent avec leur smala ! Rien n'est prévu, ni logements ni allocations ! Qu'ils restent chez eux ! Nous n'avons plus besoin d'eux, ils ont servi ! » Voilà notre rançon ! À peine les camions militaires étaient-ils hors de vue de la caserne que les villageois se sont jetés sur les harkis et leurs familles. Le lynchage dure encore à cette heure. Chaque Algérien se prend pour un patriote maintenant et veut sa part d'héroïsme ; j'ai vu des cadavres de harkis flottant sur l'eau du barrage et d'autres le long de la voie ferrée ; c'est après mille obstacles que j'ai pu gagner cette gare. Sera porté en triomphe celui qui aura ma peau : je ne compte plus que mille frères harkis. Il y a longtemps déjà que mon nom est écrit sur les murs de la médina.

ACTE III

(Marie : venue en Algérie pour suivre un homme et fuir sa famille ; fréquentait les soldats français. Léonie : veut tout léguer à son ancien domestique, Tahar.)

[...]

BARBABÉ : Une petite prière à l'aube, une petite prière à l'apéro, une autre après la sieste, une autre encore à « l'heure du thé », à ce rythme-là les rails du chemin de fer français vont vite rouiller, c'est moi qui vous le dis.

MARIE : (*à Barnabé*) Ne vous faites pas de souci pour eux, ils ne sont pas paresseux. Il suffit de leur dire ce qu'il y a à faire et ils le font, je l'ai vécu avec l'employée arabe qui m'aidait au ménage à l'hôtel.

PERRET : Il leur faudra du temps pour régler la machine, la remettre à tourner dans le sens qu'ils auront établi suivant leurs rites et leur mentalité. Ils sont tellement obnubilés par le strass de l'Occident qu'ils n'éviteront pas de glisser dedans. Le temps de s'en remettre, de revenir en eux-mêmes, que de luttes à prédire, d'antagonismes à prévoir... Je les connais, mes Arabes !

DACQUIN : Il est bien là, ton tort : ils ne te connaissent pas ! Ils ne nous connaissent pas... Des ombres, des fantômes qui engendrent l'angoisse, voilà ce qui demeurera de nos âmes venues ici en quête d'espérance... Nous avons réussi, vaillamment, à conquérir le plus belle place de la terre... à lui extraire fleurs et fruits... on dévorait dedans si goulûment, insatiables, qu'on en a oublié l'essentiel, la conquête du cœur !

BARNABÉ : Je vous parie qu'ils sont capables de nous rappeler !

LÉONIE : Mon pauvre Barnabé, dans ce cas, s'il y en a un dont ils pourront se passer, c'est bien toi !

DACQUIN : Et du cœur, nous en avons, bordel !!!

PERRET : Il leur sera difficile d'oublier ce que nous leur avons ancré dans la mémoire plus d'un siècle durant.

LÉONIE : Plus d'un siècle que nos pères, nos mères ont débarqué sur ce sol aride et inhospitalier... Que diraient-ils de nous, à présent, s'ils étaient là, eux, les révolutionnaires ? Que nous fuyons comme des lâches, sans combattre ! Que la terre est la vie et que rien ne vaut qu'on la donne ! J'ai honte en pensant à eux ; Dieu merci ils ne nous voient pas, ils ne sont plus là pour nous juger, car le verdict serait terrible.

PERRET : Nous allons devenir des étrangers, des gens normaux, sans attaches, sans mémoire.[...]

Ce document pédagogique de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration a été réalisé en collaboration avec l'association Génériques.

« Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France » : une exposition de Génériques à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

Avec le soutien de la Direction du développement et des affaires internationales (ministère de la Culture et de la Communication), de la direction de l'accueil, de l'intégration et de la citoyenneté (ministère de l'immigration, de l'intégration, de l'identité nationale et du développement solidaire), de l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances, direction régionale Ile de France, la Fondation France Télévisions et la Fondation Total.

Contacts :

- Département Education de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration: education@histoire-immigration.fr
- Génériques, 34, rue de Citeaux, 75012 Paris (www.generiques.org, www.generations-lexpo.fr)